
COLLECTION
SUR LE VIF
En vie
malgré moi
Rescapée du suicide
Kristen Jane Anderson
avec Tricia Goyer

Kristen Jane Anderson
avec Tricia Goyer

En vie malgré moi

Rescapée du suicide

EDITIONS OURANIA

Originally published in English under the title:
Life, In Spite of Me, by Kristen Jane Anderson with Tricia Goyer

Copyright © 2010 by Kristen Jane Anderson
Published by Multnomah Books,
an imprint of The Crown Publishing Group
a division of Random House, Inc., 12265 Oracle Boulevard,
Suite 200, Colorado Springs, Colorado 80921 USA
Published in association with the literary agency of
Janet Kobobel Grant, Books & Such, 52 Mission Circle, Suite 122,
PMB 170, Santa Rosa, CA 95409. wwwbooksandsuch.biz

International rights contracted through: Gospel Literature International,
P.O. Box 4060, Ontario, California 91761-1003 USA

This translation published by arrangement with Multnomah Books, an imprint of The Crown Publishing Group, a division of Random House, Inc.

French edition © 2012 Editions Ourania, Case postale 128,
1032 Romanel-sur-Lausanne, Suisse

Certains détails de ce témoignage, de même que certains noms, ont été changés pour protéger l'identité des personnes concernées. Et pour une question de fluidité du récit, la chronologie des événements a parfois été quelque peu modifiée.

Les textes bibliques sont tirés de la version Segond 21
www.universdelabible.net

Traduction: Odile Favre

© et édition: Ourania, 2012
Case postale 128
1032 Romanel-sur-Lausanne, Suisse
Tous droits réservés

E-mail: info@ourania.ch - Internet: www.ourania.ch

ISBN édition imprimée 978-2-940335-67-1
ISBN format epub 978-2-88913-512-7

Table des matières

Remerciements 9
1. Laissez-moi mourir 15
2. Dure réalité 29
3. La fin de l'insouciance 41
4. Drôle de monde 51
5. Fragile et impuissante 57
6. Hantée par la douleur 69
7. Bonne à rien 75
8. Privée de sortie 81
9. Encouragements et incertitudes 89
10. Le début d'un long cheminement 97
11. Nouvel hôpital 105
12. De retour à la maison 115
13. Espoirs et questionnements 123
14. Enfin la réponse! 133
15. Les souvenirs reviennent 141
16. Un pas à la fois 149
17. Une relation vivante 155
18. Ta volonté et non la mienne 165
19. En vie pour une raison 175
20. Foi et pardon 185
21. Une profonde reconnaissance 191
22. Des chemins inattendus 199
23. Une formidable espérance 209
Epilogue 215
Postface 221
Annexe 227

1. Laissez-moi mourir



Engourdi. Mon corps transpercé par le vent froid de l'Illinois.

Engourdis. Mon esprit, mon cœur.

En cette fin de journée de janvier, le ciel est sombre. Un brouillard épais et glacial pèse sur la ville. La neige colle par endroit à la poussière, et mon cœur semble aussi mort que le spectacle hivernal qui s'offre à moi. En silence, j'avance d'un pas lent à travers le parc et ajuste mes gants de laine pour lutter contre le froid. J'aimerais tellement être heureuse et avoir une vie un peu plus facile, mais c'est comme si tout ne faisait qu'empirer.

D'un côté, il y a le parc sombre et silencieux. Autrefois pleine de vie et de rires, mon âme lui ressemble aujourd'hui: un terrain de jeux, désert et recouvert de gel, des balançoires immobiles… Dans l'autre direction, les lumières de la ville tentent de percer le brouillard. J'ai l'estomac noué à l'idée de rentrer à la maison. Je ne veux pas affronter mes parents.

Ni ma vie.

Le froid pénètre à travers mon jean et mon manteau alors que je m'assieds sur le siège en bois d'une des balançoires. Les chaînes glacées grincent doucement et je repense aux bons moments que j'ai passés à jouer dans ce parc durant mon enfance, à toutes les belles journées d'autrefois, trop nombreuses pour que je puisse les compter. Maintenant, j'ai 17 ans et tout cela est bien loin.

Pourquoi la vie est-elle si difficile?

Je fais tourner la balançoire sur elle-même. Au-dessus de ma tête, les chaînes s'entortillent jusqu'au maximum. Puis, je laisse aller. Lentement, mon corps tourne, encore et encore. Si seulement les chaînes invisibles qui enserrent mon cœur se déliaient aussi facilement!

Une voiture passe. Je me raidis. Le parc ferme à la tombée de la nuit. Les policiers patrouillent dans le coin, et s'ils me trouvent, ils me renverront à la maison.

Je ne veux pas rentrer… je ne peux tout simplement pas.

Je n'ai jamais traîné dans cet endroit la nuit. Je ne m'y sens pas à l'aise, mais je ne sais pas où aller. J'ai besoin de temps, de temps pour décider quoi faire.

Puis, mon regard est attiré par les rails du train, à l'extrémité du parc. Une des voies est vide, et six wagons se trouvent à l'arrêt sur la deuxième. Je sais que la police ne pourra pas me voir là-bas.

Lentement, je me dirige vers les rails et vais m'asseoir sur les marches du dernier wagon. Je balance mes jambes dans le vide. Le temps passe. Combien de temps? Je ne sais pas, peut-être une heure, peut-être deux. J'ai pris un risque en m'asseyant là, et cela me fait frémir. Durant toutes ces années passées à côté des voies ferrées, je ne me suis jamais aventurée aussi près.

Je souffle de l'air chaud dans mes mains pour les réchauffer, sans grand effet.

Qu'est-ce qui ne va pas chez moi?

Ceux qui m'entourent semblent tous gérer leurs problèmes et leurs difficultés mieux que moi. Tout ce que je veux, c'est être heureuse. J'aimerais avoir la vie parfaite à laquelle j'ai toujours aspiré étant petite. Mais mes bras se sont fatigués, tant je me suis accrochée à ce monde imaginaire.



Ces derniers temps, c'est comme si je n'étais plus capable de rien. Je ne suis pas disponible pour mes amis et ma famille quand ils ont besoin de moi, mes résultats scolaires ont terriblement baissé et je donne du souci à mes parents. Comble de malheur, ils viennent de me «priver de sortie jusqu'à nouvel ordre». Je ne veux plus penser à cette dernière dispute à la maison. Et puis, il y a une douleur bien plus profonde… des souvenirs trop douloureux… Je les repousse au fond de ma mémoire, comme je le fais depuis des mois. L'année dernière, j'ai commencé à fumer, à boire et à sortir avec mes amis le week-end, essayant vainement d'échapper à ma souffrance.

En regardant les voies ferrées, je me souviens d'un moment où j'ai compris quelle puissance avait un train en mouvement. *Un train peut tuer n'importe qui en un instant. Personne ne peut survivre à cela. Si jamais je veux m'ôter la vie un jour, si jamais… c'est comme ça que je le ferai.*

Le froid me ramène à la réalité. Je suis transie jusqu'à la moelle, et mes pensées deviennent plus sombres. Je ne veux plus qu'on se fasse du souci à mon sujet. Et surtout, j'aimerais que la douleur s'arrête.

Si je veux en finir avec la vie… ce serait l'occasion.

Les choses ne vont pas s'arranger. Il n'y a aucune raison pour que je reste. Il n'y a rien que je sois censée faire dans ce monde. Ils iront mieux sans moi.

Je cherche une raison pour ne pas m'en aller, une raison pour vivre, mais je n'en trouve qu'une seule: mes deux neveux.

Je ne suis plus un très bon exemple. Ils se porteront certainement mieux sans moi, de toute façon. Et je n'ai pas d'enfants moi-même. Pas de petit frère ni de petite sœur non plus. Rien d'important à faire. Ma famille, mes amis… Ils m'oublieront, non? Je ne fais que leur causer de la peine et des soucis.

A nouveau, je regarde autour de moi dans la nuit noire et glaciale.

La nuit n'est pas belle.

Le monde est écœurant.

Ma vie est lamentable.

Tout pourrait être bientôt fini. Je ne ferais plus souffrir personne.

Je pense à l'école, demain. Aux devoirs que je n'ai pas faits.

Je suis tellement nulle.

Est-ce que je veux que ma vie s'arrête? Et si le train arrive, est-ce que je devrais y mettre fin moi-même?

Des pensées contradictoires se bousculent dans ma tête, de plus en plus vite.

Ça va aller mieux.

Ça ne va pas s'arranger.

Je suis ici pour une raison.

Je n'ai aucune raison de vivre.

Je suis censée faire quelque chose ici-bas.

Je ne suis rien censée faire sur cette terre.

J'ai froid et il se fait tard. Je veux partir, mais où aller?

Soudain, j'entends un coup de sifflet percer le silence. Mon cœur se met à battre plus vite. Je ne me suis pas attendue à ce qu'un train arrive maintenant. Pas déjà. Je n'ai toujours pas décidé ce que je veux faire.

Je sais que le suivant ne passera pas avant longtemps. *C'est ma chance.* Mes pensées vont aussi vite que le train qui s'approche de moi.

J'ai si froid. C'est peut-être le seul train avant un bon moment… Si je le fais, la douleur, le chagrin, l'engourdissement disparaîtront. Je vais le faire. Bientôt, tout sera fini.

Debout entre les wagons qui se trouvent à l'arrêt sur la première voie, je calcule la distance qui me sépare de celle empruntée par le train lancé à pleine vitesse. J'attends jusqu'à ce



qu'il soit plus proche. Je ne veux pas être vue du conducteur. Je ne veux pas qu'il arrête la machine. Eblouie par les phares, j'aperçois à peine l'imposante silhouette de la locomotive. Elle n'est plus qu'à quelques mètres.

Le ciel m'attend, c'est sûr. J'ai été quelqu'un de bien. Le ciel doit être mieux que cette vie.

Mon cœur bat la chamade alors que je cours, illuminée par les puissants projecteurs. Le sifflet hurle. J'essaie de repousser la peur et la honte, je détourne mon visage du train et m'allonge à plat ventre.

Je serre les poings, croise les bras sous mon visage et me prépare au choc en fermant très fort les yeux. Ma tête et mon corps se trouvent entre les rails, mes jambes passent de l'autre côté. Je sens le métal froid contre mes cuisses, et le bois et les pierres sous mon estomac. Plus le train se rapproche, plus le sol tremble, et tout mon corps avec. Puis, il me passe dessus.

La douleur me submerge. Le train vrombit.

Les wagons passent à une telle allure que je suis tirée en avant, comme s'ils essayaient de m'aspirer. Le souffle se fait plus fort, déchirant mon manteau et me tirant les cheveux. Mon corps se soulève légèrement.

Mais alors, plus puissante encore que le souffle et la vitesse du train, une autre force me cloue au sol. Ma tête et ma poitrine frappent en premier, puis mes hanches et mes jambes. A nouveau, je sens la puissance du train, le tremblement du sol, le vrombissement au-dessus de moi. La force du poids me clouant au sol me fait plus mal que tout le reste.

Je panique et ferme encore plus les yeux.

Tout sera bientôt terminé. La douleur va passer. Je serai bientôt au ciel.

J'entends un nouveau coup de sifflet et les vibrations dans mon corps se calment.

Le bruit s'arrête. Le vent s'arrête. Le train s'arrête.

Suis-je déjà morte?

* * *

J'ouvre les yeux. Où que je tourne les regards, sur les côtés ou au-dessus de ma tête, je ne vois que le train, noir, sale, huileux, mais immobile.

Les wagons s'étirent sans fin dans les deux directions. A ma gauche, la roue la plus proche se trouve à environ 60 cm. En regardant à droite, entre les roues, j'aperçois quelque chose de familier à côté des voies: mon jean et les chaussures de tennis blanches que j'ai reçues à Noël!

N'en croyant pas mes yeux, je fixe mes jambes… qui gisent trois mètres plus loin.

C'est un terrible cauchemar! Il faut que je me réveille!

Soudain, je ressens un urgent besoin de sortir de dessous le train. Je deviens claustrophobe; tout m'oppresse. L'odeur du métal chaud et la fumée me font suffoquer. Je ne sais plus ce qui est réel ou ce qui ne l'est pas. Je n'arrive plus à penser. Je ne sais pas quoi faire.

J'essaie de bouger mes jambes pour me propulser en avant, mais sans succès. Je soulève mon genou droit et essaie de sortir en rampant, mais je retombe aussitôt.

Il faut que je sorte d'ici…

Je prends mon souffle, place un bras devant moi et me hisse en avant. Je répète l'exercice avec l'autre bras, comme un soldat en train de ramper. La douleur est sourde et profonde.

Je rampe jusqu'aux grosses pierres qui se trouvent sur la petite pente à côté des voies. Je fais pivoter la partie inférieure de mon corps pour que mes jambes soient bien positionnées. Je me penche en arrière, à moitié assise. Les pierres



tranchantes s'enfoncent dans mon dos. Malgré la nuit froide, j'ai très chaud.

Derrière moi, je sens toujours la présence pesante du train.

Je regarde en bas, vers ma jambe gauche d'abord, mais je ne vois rien à part le sol. Quand à la droite, elle semble s'arrêter sous le genou. Tout cela me trouble profondément.

Je passe la main sous mon genou: il n'y a plus rien. La partie inférieure de ma jambe a complètement disparu. Je regarde mon gant. Il est lourd et noir de sang.

Du sang!? Le train a dû me sectionner les jambes. Je les ai perdues.

En réalisant l'horreur de la situation, je ressens une douleur terrible, insupportable. Aiguë et profonde, elle me consume. L'angoisse remplit mon cœur.

Je suis vivante et je n'ai plus mes jambes.

Des cris s'étouffent au fond de ma gorge puis finissent par sortir.

«Maman. Maman! Ma-a-a-man-an!!» Je sais qu'elle ne peut pas m'entendre. Personne ne peut m'entendre. Mon corps tremble et mes cris se transforment en hurlements. Mes mains sont secouées de tremblement, mes dents claquent. Le vent glacial me cingle le visage. Mon corps est en feu, surtout au niveau des jambes.

Mes cris deviennent des murmures. «Au secours...»

Je ne me suis jamais sentie aussi impuissante.

Malgré tous mes efforts, je ne parviens pas à bouger. Et pourtant, je veux bouger, je veux fuir ce cauchemar. Un poids m'écrase, un mélange de peur et d'incrédulité.

Mon corps a l'air si lourd. C'est comme si j'étais attachée au sol. J'ai des nausées. J'ai mal au cœur.

Une autre peur s'empare alors de moi. Et si quelqu'un me cherchait? Le chauffeur doit m'avoir vue, puisqu'il a arrêté le

train. Je ne veux pas qu'on me trouve. Je ne veux pas d'aide. Je veux mourir.

Je dois avoir perdu beaucoup de sang. La mort est certainement pour bientôt. *Dieu, laisse-moi mourir; laisse-moi aller au ciel.*

Des larmes de frustration coulent sur mes joues. Une douleur intense continue à me transpercer. Les sanglots deviennent plus forts. Je me remets sur le ventre, j'enfouis ma tête dans mes bras, je serre les poings, exactement comme je l'ai fait lorsque je me suis allongée sur les rails, et je laisse libre cours à mes pleurs. Puis, soudain, une sensation de paix m'envahit, comme si on m'enveloppait d'une couverture chaude. Je ressens une présence réconfortante impossible à décrire. J'ai comme la conviction que les choses vont s'arranger.

Je sens toujours la douleur dans mon corps et la peine dans mon cœur, mais elles sont désormais au second plan. Le monde autour de moi semble comme «mis en sourdine». *Je dois être en train de mourir*, me dis-je. *Peut-être que je vais bientôt arriver au ciel*.

Le chant *Amazing Grace* me vient à l'esprit. Je n'entends pas une voix, mais je perçois très clairement les mots. Ils retentissent en moi dix fois plus fort qu'une musique.

O grâce infinie, qui vint sauver
Un pécheur tel que moi!
J'étais perdu: Il m'a trouvé;
J'étais aveugle: je vois!

Le chant ne cesse de résonner en moi. *Ce ne peut être que la musique du ciel…* Puis, il s'arrête, mais la paix demeure. *Ça y est. C'est la fin*. Je pense que j'ai été assez bonne pour le ciel; du moins je l'espère. Mon corps se détend, et je me sens légère… toujours plus légère… jusqu'à ce qu'une faible



pression sur mon visage me ramène à la réalité, au moment présent, à ma souffrance.

J'ouvre les yeux et croise le regard d'un secouriste. A ce moment-là, il reste bouche bée, l'air stupéfait. Puis, hésitant, il fait un pas en arrière, comme s'il n'arrivait pas à croire ce qu'il voit.

La douleur augmente, et une guerre éclate en moi. J'étais à deux doigts de la mort, et je ne veux pas revenir.

La confusion remplit mon esprit. *Comment puis-je être encore en vie?*

Aussitôt, l'homme reprend ses esprits, comme s'il comprenait ce qu'il doit faire. Il regarde en direction du parc et sort la radio de l'étui qu'il porte à la ceinture. Il parle, indique l'endroit où il se trouve et explique brièvement mon état.

La colère m'envahit. Je ne veux pas qu'on s'occupe de moi. Je ne veux pas être sauvée.

– Par ici! crie-t-il.

Laissez-moi mourir… J'ouvre la bouche pour parler, mais aucun mot n'en sort. La douleur est insupportable. Tout ça doit finir rapidement.

Une demi-douzaine de secouristes s'affairent autour de moi. Leurs visages tendus et concentrés me laissent deviner la gravité de mes blessures.

L'un d'eux découpe mon manteau avec des ciseaux. Ma doudoune jaune préférée… Des plumes s'envolent et me retombent dessus.

Arrêtez! Laissez-moi! Arrêtez!

– Comment vous appelez-vous? me demande un secouriste en uniforme bleu.

– Kristen. Kristen Anderson.

– Vous êtes seule?

– Oui.

– Qu'est-ce qui s'est passé? me demande-t-il penché vers moi et me regardant dans les yeux.

– Le train… il m'a passé dessus, dis-je en grimaçant de douleur.

– Il faut qu'on la stabilise.

– Une ambulance est en route.

– Doucement… faites attention à sa nuque.

– Elle a perdu beaucoup de sang.

– Téléphone à l'hôpital et dis-leur que c'est une jeune fille… les jambes coupées…

J'observe, j'écoute, impuissante, comme si je regardais un film ou que je faisais un cauchemar. Ce n'est pas de moi dont il s'agit, mais de quelqu'un d'autre. Je suis en train de rêver. *Je vais me réveiller.* Mais la douleur, pourtant, est bien réelle. Je me sens si vulnérable, si désespérée.

Une radio grésille. Je l'entends, mais je ne peux pas voir d'où vient le son à cause du brouillard.

Mon esprit semble lui aussi plongé dans un brouillard épais et froid, qui m'engourdit.

Les échanges radio se poursuivent.

– A trois, on la pose sur le brancard.

Non! Ne m'aidez pas. Laissez-moi tranquille. Laissez-moi mourir.

– Un, deux, trois…

Je me raidis et me prépare à souffrir. Les hommes me placent sur le brancard et me transportent dans l'ambulance. Deux personnes prennent place à mes côtés.

Je pense à mes parents. Je pense aux factures de l'hôpital. Je ne veux pas que ma famille soit obligée de payer les médecins pour me sauver, surtout que je ne veux pas être sauvée.



Mon cœur se met à battre plus fort tandis que je parcours des yeux l'ambulance. Une femme me prend la main et me regarde gentiment.

– Vous allez vous en sortir. Restez avec nous, jeune fille. Vous allez vous en sortir. Tenez bon!

Le ton de sa voix est soucieux mais aussi doux et maternel. Une partie de moi s'accroche à ses paroles. Une autre, cependant, les rejette. Je détourne les yeux.

– Vous allez vous en sortir, répète-t-elle.

Sa voix est comme un baume bienfaisant, mais je ne veux pas m'en sortir. Je ne veux pas qu'on s'occupe de moi. Je ne veux pas aller à l'hôpital.

Pourtant, nous y sommes déjà. On me transporte à l'intérieur.

– Pourquoi vous trouviez-vous sur les voies? me demande un policier en se penchant vers moi.

– Je me suis jetée sous le train.

– Pourquoi?

– Mes parents…

La colère remonte en moi. Je sais que c'est bien plus que cela. Ce n'est pas de leur faute. Mais comment l'expliquer? Je veux juste que cet homme me laisse tranquille.

On m'emmène aux urgences et je me retrouve dans une pièce aux murs carrelés de jaune, remplie d'appareils sophistiqués. Le personnel s'affaire, m'ausculte.

Allez-vous-en. Laissez-moi seule.

Puis, ils m'installent sur une autre table. A chacun de leurs efforts, j'ai l'impression qu'on porte atteinte à ma vie privée, à mon intimité, et qu'on réduit à néant mes plans.

– Il faut appeler ses parents, dit une femme dans la salle.

– Quel est le numéro de téléphone de vos parents?

Je le lui donne, et elle repart en vitesse. Je ne peux pas la voir, mais je sais qu'elle est en train de composer le numéro dans un coin de la pièce. Une minute plus tard, elle revient.

– Ils ne répondent pas. Avez-vous un autre numéro que nous pourrions appeler?

– Vous pouvez appeler ma sœur Stacey.

Je lui donne le numéro.

Les urgentistes ont immobilisé ma tête, et je ne peux plus voir que le plafond. Médecins et infirmières s'agitent autour de moi. Ils m'installent des perfusions et me branchent aux appareils.

Qu'est-ce que Stacey va dire? Qu'est-ce qu'ils vont tous penser?

Le fait d'imaginer ma sœur répondant au téléphone et apprenant une nouvelle pareille me retourne l'estomac. Elle va s'inquiéter, paniquer.

La voix de l'infirmière me parvient depuis l'autre bout de la pièce:

– Oui, Kristen est ici. Il y a eu un accident de train. Merci d'informer ses parents. Nous vous conseillons de venir le plus vite possible. Elle va partir en salle d'opération.

Quelques minutes plus tard, nous partons pour le bloc opératoire. Tout sent l'hôpital, le désinfectant. Mes pensées tournent à toute allure dans ma tête.

Est-ce la réalité ou est-ce un terrible cauchemar?

J'observe le plafond. Des plaques et des lumières… des plaques et des lumières. Les lumières défilent, car nous allons vite. Des plaques et des lumières…

Le médecin et le personnel médical courent à mes côtés.

– Est-ce que je vais vivre?

– Je ne sais pas, me répond le docteur. Vous avez perdu beaucoup de sang.